

## RATAGES, ENCORE ET MANQUE

« *A Bette Davis, à Gena Rowland, à Romy Schneider...*  
*A toutes les actrices qui ont interprété des actrices,*  
*À toutes les femmes qui jouent, aux hommes qui jouent et se transforment en femme,*  
*À toutes les personnes qui veulent être mère,*  
*A ma mère. » écrit Pedro Almodovar, à la fin de Tout sur ma mère.*

« Quand on voit ce qu'on voit, quand on entend ce qu'on entend, quand on mange ce qu'on mange, on a raison de penser ce qu'on pense. » disent Pio Marmaï et Muriel Robin qui, alcoolisées à la liqueur de poire, tout en partageant une poire au chocolat, l'effet poire/poire, comme ils disent, passent bien pour des poires incapables et maladroits qu'ils sont de nous transmettre verbalement cette intensité, cette émotion qu'ils ressentent à voir danser.<sup>1</sup> Les mots manquent.

Dans *En Corps*, le dernier film de Cédric Klapisch, qui nous fait éprouver la danse, mais aussi et plus encore les ratages entre les hommes et les femmes, les pères et les filles, dans les rencontres, dans la parole. Le couple joué par Pio Marmaï et Souheila Yacoub est un couple qui ne cesse de s'invectiver pour mieux se retrouver sur l'oreiller. Ils sont Sabrina et Loïc à l'écran.

« Je ne me sens pas féminine. » lance Sabrina à son amoureux, avec une moue prononcée.

Loïc lui répond pour la rassurer « Quoi ? Il n'y a pas plus féminine que toi ! »

Elle lui rétorque: « Qu'est ce que tu en sais, toi, de ce qui est féminin? » sur le ton affirmée qui est le sien et n'est pas d'une douceur prétendument féminine justement.

Il relance très agacé : « Les hommes savent quand même mieux ce qui est féminin ou pas ! »

Cela se terminera plus loin par « Qu'est ce que tu racontes! Tu n'y connais rien toi! »

Pourquoi ça dérape entre eux, qu'est ce qui se joue?

Ces malentendus, nous pourrions presque dire qu'ils se retrouvent encore et évidemment entre les analystes que nous sommes, hommes et femmes, sur le féminin justement.

Notre groupe devenu cartel est né d'un questionnement, d'un agacement, d'une sensation d'aplatissement de la parole, qui nous a laissées perplexes suite au séminaire sur le féminin. Il s'est trouvé que nous étions des femmes. Nous nous sommes dit: « questionnons-nous et travaillons sur ce qui se joue, à notre insu à tous ou pas? »

Nous avons décidé d'assumer la configuration initiale du groupe et de réfléchir à ce que cela pouvait signifier. Pourquoi avons-nous ressenti cette gêne? Cette question a évidemment amené en cascade d'autres questions, et c'est le fruit de ces questionnements que nous partageons avec vous.

Michèle Montrelay disait, dans *Chemins traversiers*, qu'il faut se laisser affecter par les analysants : « Affects d'angoisse, de rage, d'abandon, de toute puissance, de joie... Ils ne peuvent être entendus que si l'analyste se situe non seulement intellectuellement, mais affectivement là où l'analysant les éprouve... »<sup>2</sup> Lorsque nous parlons, nous utilisons la langue des analystes qui cherchent à faire jongler les concepts, un texte avec une thèse élaborée, un texte maîtrisé, qui part d'un point de connaissance, mais nous parlons aussi

1 *Danser sous la pluie*, Isabelle Carré, <https://gepg.org/2022/05/25/danser-sous-la-pluie/>

2 Moustapha Safouan, Jean Clavreul, Michèle Montrelay, *Chemins traversiers*, Editions des crépucules, 2014, page 71.

parfois d'un point de faiblesse et d'ignorance, d'un point qui nous affecte. Les deux sont compatibles! Et pourtant...

Marguerite Duras écrit dans *La vie matérielle* : «...sortir du sens, aller nulle part, ne faire que parler sans partir d'un point donné de connaissance ou d'ignorance...C'est impossible... »

<sup>3</sup>Nous avons donc choisi de partir de points d'ignorance, car "ce n'est pas le doute mais la certitude qui rend fou" écrit F. Nietzsche dans *Ecce Homo* et Freud lui-même ne cessait de réserver une part d'incertitude à ses écrits et ses recherches,

Une des premières questions qui se pose est : quel tissage s'établit entre les mots et les concepts ?

Dans le champ de la psychanalyse, certains mots semblent être devenus des concepts, qui ne sont plus interrogés. C'est pourtant le propre d'un concept, être une idée détachée de l'objet, un signifiant qui n'est pas identique au signifié, qui relance la pensée et recèle en lui cette capacité à faire résonner.

Il existe vingt mots pour signifier neige dans le langage esquimau, au moins tout autant chez les pygmées pour signifier la marche et la course, me disait une linguiste à la retraite, rencontrée dans un train pour Montpellier, ravie de battre le fer avec une autre femme qui se disait pratiquer la psychanalyse. Pourquoi employons-nous autant de mots étendards, par ailleurs totalement incompris par le grand public, même s'ils sont d'un usage entendu et soi-disant plus facile entre nous ? Cet écart de signification ne nous facilite pas la tâche. Ces mots brouillent la pensée, heurtent, ce qui ouvrirait à la discussion, mais le plus souvent, la fige dans un rejet, ce qui est dommageable. On ouvre la bouche pour dire, s'il vous plaît, j'ai un doute, sur l'emploi que nous faisons tous de certains mots (jouissance phallique, position féminine, l'apanage des femmes...), est-ce que l'on pourrait prendre le temps de préciser, d'affiner, et on se fait gentiment remettre à sa place, de féministe que l'on est sans l'être, tout en l'étant tous inévitablement, Être féministe est à ce propos rarement un compliment, il entraîne imaginairement une quantité de préjugés et de stéréotypes, le féminisme est pourtant tellement vaste et varié, allant d'une revendication communautaire et une réflexion sur les relations humaines entre hommes et femmes.

On dérange, on touche au mot devenu concept. Alors, on retourne à sa copie. Mais pourtant, comment trouver de nouveaux rivages pour dire ? Le plus grand travail n'est pas de « définir » mais de reformuler sans cesse ce qui n'est pas entendu. Cela ne veut pas dire réformer la psychanalyse, mais la retraverser, la revitaliser, nager dans le courant sans trop s'accrocher aux rivages rassurants de certaines significations, de certains concepts. Au risque de s'arc-bouter sur des tours de manivelle conceptuels supplémentaires qui ne font l'effet que d'un tour de clé qui verrouille les portes de l'inconscient et du langage. Finalement, un concept dirait mieux ce que je suis en train de dire tout en enlevant la singularité, en subsumant une pensée qui traverse.

Ne nous cramponnons-nous pas à quelque chose que nous avons peur de perdre ?

Ne s'agit-il pas de les remettre sur l'atelier, ces concepts ? Ruminer comme dirait Nietzsche. Ruminons donc, car il y a certaines vertus dans la rumination: reprendre, répéter, reformuler, ouvrir. Nous devrions toujours repenser la psychanalyse, la confronter plus souvent à la clinique. Nous pourrions redevenir des maîtres artisans dans l'élaboration de nos concepts. Nous nous laissons dès lors affecter et cueillir par les mots, tant et si bien qu'ils nous cueillent là où nous nous y attendons le moins.

Les confusions sont donc multiples, inhérentes au langage même, mais plus présentes encore dans une société plus que jamais centrée sur les questions identitaires, communautaires et communiquant à tout va.

Qu'en est-il du genre, de la différence des sexes et de l'identité, du féminin et de la féminité ?

Féminin au masculin, masculin au féminin ?

« Des robes longues pour tous les garçons / Habillés comme ma fiancée / Pour des filles sans contrefaçons / Maquillés comme mon fiancé / J'ai pas envie de la voir nue / J'ai pas envie de la voir nu. » écrivait le groupe français Indochine déjà en 1985, dans la chanson *Troisième sexe*. Un certain changement dans le style s'opère depuis. En 2009, Orelsan écrit dans la chanson *Changement* :

« Les mecs s'habillent comme des meufs et les meufs comme des chiennes. Elle kiffent les mecs efféminés comme si elles étaient lesbiennes » La rime est rude.

Nous sommes confrontés aujourd'hui à une situation où le discours des sociologues défend le fait que le rôle, le comportement, le genre seraient totalement indépendants de l'anatomie. Un monde où il suffit de se dire homme ou femme ou LGBTQ+ pour le devenir. La liste des identités ne cessent de s'allonger, c'est interrogeant et cela témoigne d'un malaise dans notre civilisation. En effet, l'impression donnée est que plus notre culture dénie la différence, plus cette différence s'affirme et se revendique. Pourtant, la différence des sexes serait une fiction sociale écrivait déjà Pierre Bourdieu dans *La domination masculine*<sup>4</sup>, en 1998 de manière un peu réductrice : « La différence *biologique* entre les sexes, c'est à dire entre le masculin et le féminin, et, tout particulièrement, la *différence anatomique* entre les organes sexuels, peut ainsi apparaître comme justification naturelle de la différence socialement construite entre les genres... » Le mot genre est un mot qui se substitue dans le langage courant au terme de différences des sexes, puisque de différence, il n'y en aurait plus. Face au social, reste le réel des corps. La différence des sexes est un fait de nature, mais pas seulement. Pourtant nous tentons de la réduire à cela aujourd'hui, un anachronisme biologique ? Enfin, il y a entre le biologique et le social, le langage, la parole qui structure un sujet. Notre condition humaine tient au fait même d'avoir le langage, dans son incomplétude, originelle, ce que d'aucuns appellent jouissance phallique, qui fait partie des termes qui interroge. Dissocier culture et langage, ou social et biologique en faisant de toute construction psychique inconsciente un effet discours social, c'est nier l'inconscient et réduire la psychanalyse à des faits socio-culturels effaçant la fonction symbolique. Certains sujets pensent se déterminer imaginairement, comme s'ils étaient dans des perceptions imaginaires sans symbolisation. Dès lors, nous tombons dans le piège des stéréotypes et de la norme. De la même façon, lorsque nous parlons du féminin, nous pouvons nous perdre dans le genre, au sens du stéréotype, de la norme genrée, cela nous définit socialement et vient de la culture. Mais n'est-ce pas d'autre chose dont nous parlons ? Cela n'aide pas les échanges. Car personne ne peut nier qu'il existe aussi un ordre social qui a toujours déterminé la place des hommes et des femmes. Nous savons combien la société nous amène à adopter des rôles. Ce féminin en analyse n'est pas du genre dont on parle. Mais nos mots théoriques nébuleux pour certains, car n'ont-ils pas tendance à surjouer le genre, alors qu'il n'en serait pas question ? C'est un paradoxe dérangeant.

De même, la bisexualité psychique se réfère à cette relation précoce baignée, imprégnée de féminin qui est le féminin de la mère, mais Freud n'a jamais pu la lier à la théorie des pulsions d'*Au delà du principe de plaisir*. Quelle est ce féminin en chacun de nous et qu'en faisons-nous ? Comment parlons-nous de cette bisexualité psychique et inconsciente sans que

---

4 Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, 1998, page 16.

le genre ou la norme sociale lui collent à la peau ? Comment parler plutôt de féminin et de masculin dans l'inconscient, et de virilité ou féminité comme construction sociale ? Pierre Bourdieu l'exprime clairement en ces termes : « La virilité, on le voit, est une notion éminemment *relationnelle*, construite devant et pour les autres hommes et contre la féminité, dans une sorte de *peur* du féminin, et d'abord en soi-même. »<sup>5</sup> Un féminin à retrouver donc, en soi ?

Enfin, la psychanalyse est en question, mais plus que jamais, face à certains vacillements, elle est nécessaire, essentielle, vitale, et c'est notre travail à tous de la réinterroger sans cesse afin qu'elle reste vivante. Pourquoi ne pas partir des points de malentendus pour commencer ?

Isabelle Carré

Troisième texte du cartel dit des femmes sur le mirage des certitudes.

---

5 Pierre Bourdieu, *La domination masculine*, 1998, page 59.